



De Scodrensi obsidione et expugnatione: la fin de l'Albanie vénitienne (1463-1479)

Bernard Doumerc

► To cite this version:

Bernard Doumerc. De Scodrensi obsidione et expugnatione: la fin de l'Albanie vénitienne (1463-1479).
Framespa-Médiennes, pp.219-236, 2004. hal-00570053

HAL Id: hal-00570053

<https://hal.science/hal-00570053>

Submitted on 26 Feb 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De Scodrensi obsidione et expugnatione : la fin de l'Albanie vénitienne.

(1463-1479)

Les Vénitiens avaient jeté leur dévolu sur l'Albanie après la paix humiliante de 1358 qui leur enlevait une grande partie de la Dalmatie et Raguse au profit des Hongrois. Peu à peu, ne renonçant pas à une présence indispensable en Adriatique, le gouvernement se préoccupait de prendre position dans les cités portuaires postées sur le littoral de la zone méridionale de « leur Golfe » pour compenser l'abandon de Zara (Zadar) et de Raguse (Dubrovnik) : en 1393 ce fut Alessio (Leshë) puis Durazzo (Durrës), Scutari (Shkodra) suivit en 1396, Drivasto (Drisht) l'année suivante puis en 1406 Antivari et Dulcigno. Cette installation dans une partie de l'Albanie, sorte de paix armée aux côtés des princes locaux, visait à trouver les ressources qui faisaient défaut à la métropole, bois, sel et céréales par exemple mais aussi la main d'œuvre qui manquait à la marine après le passage de la Peste noire. Le gouvernement ne souhaitait pas vraiment annexer ces territoires au *Stato da mar*, l'empire d'outre-mer : il préférait pactiser avec les seigneurs locaux qui tentaient de diriger des principautés rivales en faisant respecter leurs droits face aux Turcs.

Les guerres civiles opposant les clans albanais servirent autant les intérêts des Turcs que des Vénitiens appelés comme arbitres à plusieurs reprises : en 1467 Giorgio Arianiti, affaibli par les assauts de ses rivaux albanais cherchait le soutien de Venise. A sa mort, la veuve et les fils, nommés citoyens de Venise, offrirent la région de Durazzo à la république. L'épisode de la guerre menée par Georges Kastiotë (Skanderbeg) pendant les années 1460 modifiait ainsi la donne politique. Encouragé par les pontifes, en particulier Pie II et Paul II, le chef albanais se croyait soutenu par l'ensemble de la chrétienté. Le succès de la prise de Croia (Krujë) en 1464 laissait penser que l'heure de la reconquête contre les Turcs était venue, hélas cet épisode glorieux fut sans lendemain sans doute par la faute des Vénitiens qui profitèrent de l'occasion pour recevoir la ville de Croia¹. Le rêve de la croisade d'Ancône qui aurait dû quitter ce port en 1464 conduisait au naufrage l'initiative pontificale par la faute des

¹ A. Ducellier, « Les mutations de l'Albanie au XV^e siècle », *Etudes Balkaniques*, 1, 1978, p. 55-79. F. Thiriet, « Quelques réflexions sur la politique vénitienne à l'égard de Georges Skanderbeg », *Studia Albanica*, VI, 1968, p. 87.

princes chrétiens démotivés : « sourds et aveugles refusant de comprendre que depuis que le Turc avait pris l'empire des Grecs, c'est l'ensemble de l'Europe et de la chrétienté qui était menacé² ».

En effet, la république n'appréciait pas que le guerrier albanais se déclarât vassal du roi Alphonse V d'Aragon, maître du royaume de Naples. En 1451, le souverain envisageait avec sérieux de prendre pied en Orient grâce à l'appui de Kastriote. La victoire obtenue sur ses adversaires des clans albanais, Musacchi, Thopia et Jonima, après la ligue d'Alessio en 1444, faisait de lui l'interlocuteur privilégié dans la région convoitée par tous les belligérants. Barletius bien connu pour sa sympathie à l'égard des Vénitiens ne rapporte pas ce fait dans sa Geste dédiée aux faits d'armes de Skanderbeg³. Cette amitié se concrétisait par l'octroi de fiefs en Pouilles dont les revenus contribuaient non seulement à maintenir le niveau de vie de la famille Kastriote mais aussi à financer son hégémonie sur le pays des aigles. En 1463 à la mort du roi Alphonse de Naples, Venise reprenait la main sans perdre de temps : nommé citoyen de Venise, la même année, Giovanni Kastriote, le fils successeur, était désigné commandant en chef des troupes vénitiennes en Albanie. Francesco Capello le proviseur de l'Albanie fut chargé de contacter les exilés à la cour de Naples pour relancer la guerre contre les Turcs. Peut-être l'expédition victorieuse à l'assaut de Croia en 1464, l'ancienne capitale des Kastriote, est à mettre sur le compte de cette alliance renouvelée après le triomphe de Skanderbeg. En 1465, l'évêque de Durazzo, Paolo Angeli, digne représentant d'un clan albanais, contactait Skanderbeg pour tenter un rapprochement avec les autorités vénitiennes. Logiquement après la mort de ce dernier, le prélat repartit en Albanie pour motiver ses compatriotes en les encourageant à nouer une alliance avec la Sérénissime seule puissance vraiment décidée à interrompre la progression des Turcs contre la chrétienté. Son frère, Pietro Angeli, défendit avec l'énergie du désespoir la ville de Drivasto puis réfugié à Venise avec sa famille rachetée au Turc, il renseigna avec justesse Marinus Barletius lui aussi installé dans la lagune⁴.

C'est vrai que l'élection de Nicolo Tron au dogat en 1471 aurait du raffermir l'ardeur combattante des Vénitiens. La mort héroïque de son fils Giovanni, martyrisé sur un pal, après sa capture à la suite d'une contre – attaque avortée devant Négrepont prise par les Turcs l'année précédente, avait provoqué un émoi considérable et mobilisé toutes les énergies contre les Barbares. Le malheureux gouverneur de l'île, Paolo Erizzo, scié en deux par ses bourreaux payait à son tour le prix d'un acharnement à résister qu'on allait retrouver, peu de temps après, partout dans les places

² Andrea Cambini, *Commentario della origine de Turchi et imperio della casa ottomana*, Venise, 1541, livre II, p.18

³ C. Marinescu, *La politique orientale d'Alphonse V d'Aragon, roi de Naples (1416-1458)*, Barcelone, 1994, p. 153 et F. Babinger, *Barlezio Marino*, notice rédigée dans *Dizionario Biografico degli Italiani*, tome 6, p. 405.

⁴ P. Petta, *Despota d'Epiro e principi di Macedonia*, Lecce, Argo, 2000, p. 148.

fortes d'Albanie. Hélas le doge Tron ne régna que trois ans et ses immédiats successeurs occupèrent eux aussi des charges très éphémères, deux ans environ pour Nicolo Marcello, Pietro Mocenigo et Andrea Vendramin. Ceci provoquait une perte inutile d'énergie au sein de la classe dirigeante plus encline à se déchirer pour préparer les élections qu'à se concentrer sur l'évolution du front oriental.

Après la mort de Skanderbeg le chroniqueur vénitien Antonio Sabellico écrivit que le peuple albanais « chantait la gloire perdue dans des poèmes épiques que des conteurs fidèles m'ont rapportés, où l'on décrivait les combats héroïques quand Skanderbeg régnait ». Les épisodes dramatiques concrétisaient la mainmise des Ottomans sur le pays des Aigles. Le pape Calixte III avait proclamé le maître de l'Albanie « champion de la chrétienté » et en 1457 il lui adressait ce compliment : « il n'y a personne au monde qui ne connaît vos exploits valeureux qui ne prie pour vous, défenseur de la foi et noble guerrier de la chrétienté ». La disparition du héros laissa un grand vide que son fils ne réussit pas vraiment à combler car il ne répondit pas sincèrement aux appels des Vénitiens malgré un geste de bonne volonté du Sénat qui nommait Yvan Kastrioti « allié de la République⁵ ». Avec sa mère, réfugiés dans le royaume de Naples, celui-ci reçut un accueil chaleureux du roi Ferdinand ; une alliance ancienne avait associé les pères de deux princes dans les années 1440. Comme eux, de nombreux Albanais et Epirotes prirent le chemin de l'exil pour échapper à l'avancée irrésistible des Turcs⁶. Le seul à défendre activement le territoire, en contact avec les représentants vénitiens fut Yvan Crnojevic, seigneur d'une partie du Monténégro, directement menacé sur la ligne de forteresses tombées dans le giron vénitien : Croia (Krujë), Alessio (Leshë), Drivasto (Drisht), Scutari (Shkodra) et Durazzo (Durrës). L'alliance objective des deux puissances aurait pu limiter la conquête territoriale progressive menée par le sultan Mehmet II dans les années 1463 – 1479. Prenant le contrôle de l'Eubée (Négrepont) en 1470 le sultan informa les bailes vénitiens de Constantinople de son intention de poursuivre la guerre de conquête en direction de l'est. Le chroniqueur dalmate Coroliano Cippico, un contemporain des faits écrit : « les Turcs décidèrent d'attaquer Scutari, la principale forteresse du pays d'Albanie car il espérait qu'après sa chute toute la région lui serait acquise et il aurait été en mesure de passer le golfe pour conquérir l'Italie ».

En 1474 le premier foyer se déclarait en effet à Scutari, port fluvial d'importance entre les fleuves Drin (Drina) et Boiana (Buna), défendu par une place forte imposante juchée sur des collines, joyau de la puissance vénitienne dans la région : « *Ora vedendo ottomano che Scutari nobilissima città era*

⁵ A. Gegaj, *L'Albanie et l'invasion turque au XV^e siècle*, Paris, Geuthner, 1937, p. 151 et A. Ducellier, « La façade maritime de la principauté des Kastrioti, de la fin du XIV^e siècle à la mort de Skanderbeg », *Studia Albanica*, VI, 1968, p. 119-136. idem, *La façade maritime de l'Albanie au Moyen Âge : Durazzo et Valona du XI^e au XV^e siècle*, Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1981.

⁶ A. Ducellier, dir. *Les chemins de l'exil, bouleversements de l'est européen et migrations vers l'ouest à la fin du moyen âge*, Paris, Colin, 1992.

*capo della provincia d'Epiro, l'occhio e il cuore et la guardia di tutto il regno, la porta del mar Ionio et dell'Adriatico, il bastione, la difesa d'Italia et de tutti i christiani*⁷ ». Un réseau défensif en relation avec Alessio et Drivasto localités proches et accessibles malgré un relief très accidenté grâce aux vallées fluviales, faisait de ce site un véritable verrou fermant l'accès à la mer « *é un nobel sito e come tutte le città di Epiro posta in un alto monte* » déclarait Donado da Lezze. De plus, élément confirmé par Domenico Malipiero : « la région est très fertile, la campagne est si riche qu'on interdit la pâture des porcs, des hautes collines plantées de vignes et d'oliveraies à perte de vue côtoient des forêts profondes fournissant toutes sortes de bois à profusion. Les fleuves sont navigables et alimentent un grand lac généreux, la Boiana alimentée par le vaste lac de Scutari passe au pied de ladite cité et le Drin, dont l'estuaire est gardé par Alessio, remonte vers le nord dans une longue et large vallée fluviale s'enfonçant entre les montagnes »⁸.

On comprend mieux alors pourquoi le sultan Mehmet chercha à réduire la place par tous les moyens. De leur côté les Vénitiens préparaient une escadre car ils savaient que les chantiers navals de Constantinople lançaient une flotte de deux cent galères et de cent barges de transport de troupes chacune capable de transporter cent vingt chevaux et une nombreuse artillerie. A cela il faut ajouter plus de trois cents embarcations de ravitaillement. Avant de partir à l'assaut, le sultan craignant la puissance des Khans de Perses, qu'il combattait farouchement sur les frontières orientales du sultanat, voulut négocier avec la Sérénissime : un émissaire se rendit à Corfou, un autre à Alessio afin de prendre contact avec le comte vénitien de Scutari pour entamer les pourparlers. Pendant ce temps, il demanda que Suleiman Pacha, le beylerbey de Rumelie débute le siège et installe sur place une fonderie de canons. Des caravanes de milliers de chameaux, chargés des lingots de métal transportés depuis les bassins miniers de l'intérieur, permirent la construction de canons redoutables. Les chroniqueurs expliquent que le relief interdisant le transport de l'artillerie il était plus aisé d'envoyer du métal en lingots produit par les mines de Serbie et de fondre les canons sur place. On procéda de la sorte. Puis le sultan fit construire des tours d'observation et un pont, barrant la rivière Boiana pour interrompre la liaison entre la mer et le lac.

Les témoignages ne manquent pas pour décrire cette véritable épopée : nous voulons ici insister sur ceux de Domenico Malipiero, de Donado da Lezze et de Marinus Barletius⁹. Ce dernier,

⁷ Marino Barletio, *Dell'assedio di Scutari*, dans F. Sansovino, op. cit., p. 74v°.

⁸ D. Malipiero, *Annali veneti*, éd. A. Sagredo, Archivio Storico Italiano, VII, 1843-1844, *Della guerra con Turchi*, vol. I, p.87 et suivantes.

⁹ D. Malipiero, *Annali veneti*, op. cit., p. 123 et Bibl. Nat. Marcienne, Venise, Marinus Barletius, *sacerdote Scodrensi, De scodrensi obsidione et expugnatione*, Francfort, 1578 contenu dans la *cronica turcica*. Edition en italien, M. Barlezio, *Historia del magnanimo et valoroso signore Georgio Castrioto detto Scanderbeg*

prêtre catholique d'origine épirote vivait dans la cité de Scutari ; pendant le second siège de 1478, il mobilisa le clergé local pour redonner confiance aux siens. Il publia en 1504 son récit *De l'assedio di Scutari*, dédié au doge Leonardo Loredan, parent du héros vénitien défenseur de l'Albanie. Ami de Pietro Angeli, frère de Paulo, l'évêque de Durazzo et des familiers de la famille Kastriote il recueillit aussi les souvenirs des rescapés, ce qui rend plus crédible la narration qu'il effectua plus tard¹⁰.

Dans la ville il y avait peut être six mille habitants dont deux mille aptes au combat. Le comte vénitien Antonio Loredan, gouverneur de la cité et de son *contado*, essaya de desserrer l'étau au début du mois de mai 1474. Bien fournie en vivres, en munitions et en matériel, la garnison protégée par une forte muraille espérait l'arrivée des secours mais sans panique, confiante dans les capacités de résistance de la belle cité « *fosse forte per la natura, per arte e ben guarnita di tutte le cose* ».

Pendant ce temps à Venise le Sénat, inquiet, préparait la riposte sans lésiner sur les moyens « *tra tanto l'essercito di venetiani fece la massa a Scutari laqual città é capo di quelli genti* » car un conflit majeur aux enjeux incalculables se déclarait aux portes de l'Adriatique, dans le golfe de Venise, jalousement gardé et protégé par les lagunaires. D'abord la réquisition des convois de galères marchandes fut proclamée : *mude* de Beyrouth et d'Alexandrie, détournées de leur route puis celles de Barbarie et d'Aigues – Mortes directement envoyées sur place chargées de fournitures et de combattants au lieu de réaliser l'expédition commerciale habituelle. Parmi ces soldats, quatre cents hommes, à bord de barques de pêche, étaient payés par la *Scuola Granda dei Battuti*¹¹. Ce service dû à l'Etat, prévoyait la mise à la disposition du capitaine général de l'armée navale de toutes les galères qui étaient selon l'usage « armées en guerre et en marchandise ». Le cahier des charges des patrons des galères marchandes louées par l'Etat aux entrepreneurs privés exigeait une réponse rapide du commandant du convoi de galères qui se chargeait de rencontrer les amiraux. De fait les matelots, la maistrance et les commerçants se trouvaient souvent malgré eux engagés dans des opérations militaires, ce qui suscitait de plus en plus souvent des protestations accompagnées d'une mauvaise volonté évidente. Plusieurs défaites furent la conséquence d'un manque d'initiative et d'enthousiasme des forces d'appoints mobilisées en toute hâte sans véritable préparation¹². A cette époque, le gouvernement pouvait compter sur une vingtaine de grosses galères marchandes et le Sénat, au mois d'avril 1467, rappelait avec fermeté l'obligation de se plier à la réquisition. En échange, les patrons de

dignissimo principe degli Albani, Venise, 1568 et *Donado da Lezze, Historia turchesca (1300-1514)*, éd. Par I. Ursu, Bucarest, Institute de Arte Grafice Carol Golb, 1909.

¹⁰ Giovanni Musacchi, *Historia e genealogia della casa Musachia*, Venise, 1568, p. 275

¹¹ D. Malipiero, *Annali veneti*, op. cit., I, p. 96.

¹² B. Doumerc, « Les flottes d'Etat, moyen de domination coloniale pour Venise », *Coloniser au Moyen Age*, sous la direction de M. Balard et A. Ducellier, Paris, 1995, p. 115 – 126. Une des plus terribles fut celle de Zonchio en 1499.

galères recevaient de substantielles indemnités en guise de dédommagement mais toujours payées avec un retard considérable, ce qui compromettait la collaboration efficace des commerçants. L'enjeu fut tel pendant cette grande guerre veneto – turque (1463-1479), d'une si grande ampleur pour la première fois, que tout fut mis en œuvre pour limiter la progression des Turcs : un impôt spécial fut prélevé pour soutenir l'effort de guerre et rapporta trente mille ducats en une semaine.

Le sultan Mehmet II Fatih (1451-1481) profitait de la mort de Skanderbeg pour attaquer en force l'Albanie après 1468. Son surnom, conquérant ou victorieux, le plaçait dans le panthéon des héros triomphants. Agé à peine de vingt ans il désirait agrandir son empire en atteignant le mer Adriatique. Après la prise de Constantinople, quatre campagnes lui offrirent la Serbie (1454-1459). Ensuite ce fut le tour de la Morée (1460) qui devint un sandjak ottoman. La Bosnie et l'Albanie restaient des priorités absolues et firent l'objet des campagnes menées entre 1463 et 1479 qui avaient concrétisé la perte de la riche île d'Eubée, base avancée des assauts en direction des territoires occidentaux.

Le grand seigneur forçait l'admiration des contemporains en cela le témoignage de Barletius ne diffère pas de celui des autres auteurs : « c'est un grand chef, un grand seigneur qui parle cinq langues et gouverne avec justesse, il lit les exploits de César et d'Alexandre le Grand auquel il se compare¹³ ». Mais le sultan Mehmet connaissait la valeur de ses adversaires que les Turcs combattaient depuis longtemps : « *gente feroce et invincibile, non vuol obedire a nessuno se non a quelli che la medeseme s'elegge per signori. Ricusa la signoria de genti esterne...Ha un principe venetiano e le vuol sempre havere...già sono trenta anni che noi guerreggiamo con gli Epiroti...che sono veramente bellicosi et degni da esser honorati et celebrati per tutto il mondo et laudati fino al cielo*¹⁴ ». Dans la belle oraison proclamée par le sultan face à ses troupes tout le respect éprouvé face au courage des Epirotes est manifeste : « *Noi habiamo adunque a far non a gli Asiatici effeminati ma con gli Epirotici genti durissimi et invincibili et gli Scutarini sono audacissimi et forti nella guerra*¹⁵ ». Tous les ingrédients de la culture humaniste se retrouvent dans ces épisodes : d'un côté Yvan Crnojevic, un Slave puis Antonio Loredan, un Vénitien et enfin le Turc Mehmet. La rhétorique du genre réclamait la description avantageuse des qualités de l'adversaire pour augmenter la valeur des compatriotes même dans ce cas où la défaite venait conclure le tragique épisode. Dans les ouvrages consacrés à ces récits épiques les honneurs dus aux guerriers sont également partagés. La *laudatio* exulte la force du chef victorieux au delà du récit

¹³ Marinus Barletius, *De obsidione...*, op. cit. , p.234 ; Bibliothèque Municipale, Toulouse, édition italienne dans Francesco Sansovino, *Della Historia universale dell'origine et imperio de Turchi*, Venise, 1561, qui reprend en les éditant de nombreux témoignages contemporains des faits.

¹⁴ F. Sansovino, *Della Historia...*, op. cit. , p. 87.

¹⁵ *Ibidem*, p. 88 et Marinus Barletius, *De Obsidione*, op. cit., p. 265-267.

descriptif des exploits militaires et la ténacité d'un peuple à défendre les principes humanistes de la liberté et de la gloire d'une nation. Le comte vénitien devenait un génie de la défense dans le dispositif de la ville assiégée comme le sultan de son côté pratiquait une guerre de siège dans les règles de l'art. Le renfort des citations innombrables faisant référence aux épisodes antiques illustrent toutes les narrations de ces exploits belliqueux¹⁶. Ce merveilleux scénario comblait nos auteurs car dans la ville assiégée toutes les valeurs citoyennes fortifiaient le consensus : « Vous félicitez au nom de la Seigneurie et vous encouragerez tous ces très fidèles citoyens et hommes du pays, combattants robustes et forts, gloire de toute leur nation et de leur peuple » déclare le Sénat au comte Antonio Loredan¹⁷. Dans une lettre ducale, le doge vante : « *la virtù di Antonio Loredan e la fedeltà de quel popolo* ».

Le thème de la cité captive, *obsidione*, révélait toutes les ressources de la culture civique : encouragement réciproque des assiégés unis dans un même combat eschatologique, détermination à défendre la foi chrétienne, sauvegarde de la liberté de l'Occident. Pendant les processions menées par les Franciscains, les habitants se plaçaient sous la protection de saint Marc et de saint Etienne, le saint patron de la cité. L'impensable *captivitate* face aux Barbares signifiait la capitulation de la liberté contre la tyrannie, symbolisée par les cohortes d'esclaves rejoignant la capitale du sultan¹⁸. Les assiégés de Scutari, comme ceux des autres villes de l'*Albania veneta*, savaient qu'ils étaient le dernier rempart de Rome puisque les soldats turcs criaient face aux murs des cités assiégées : « *Roma ! Roma !*¹⁹ ». Toutes les exhortations promulguées à l'intérieur des remparts insistaient sur ce point : pour redonner du courage aux défenseurs de la cité, bouclier de la Chrétienté, le moine franciscain Bartolomeo évoquait dans un prêche public le combat « *pro fide et patriae salute* ». De son côté le guerrier Nicolo Moneta, chef d'armée « *qui bellator summus erat et rei militaris peritissimus* » s'adressait à ses troupes de cette façon : « Notre cause est celle de Dieu et celle de l'empire vénitien pour lesquelles nous sommes prêts à mourir²⁰ ». Cette épreuve envoyée par Dieu se révélait être insupportable ; l'enjeu était tel qu'il fallait vaincre ou subir le martyre. Le sultan victorieux attirait l'admiration craintive des Epirotes et des Vénitiens : dans son édition *Delle cose de' Turchi*, Ramberti « souhaite découvrir la cour et la grandeur des Turcs²¹ ». A son tour, Gianmaria Angiolello, reprenant la *laudatio* des assiégés en Albanie marquait

¹⁶ F. Lestringant, *Ecrire le monde à la Renaissance*, Caen, 1993, p. 189.

¹⁷ Marinus Barletius, *De obsidione...* op. cit., Antonio Lauretano aeternum sibi nomen et gloriam adepti sunt.

¹⁸ Marinus Bartelius, *De Obsidione...* op. cit., p. 269: « *quam iniqua et iniusta et intoleranda sit Barbarorum dominatione* ». Voir aussi, Machiavel, *L'Art de la guerre*, éd. E. Barincou, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, p. 723-903

¹⁹ Marinus Barletius, *De obsidione...*, op. cit., p.257.

²⁰ *Ibidem*, p.258 : « *Nos iure pignamus pro lege dei, pro fide pro patria pro aris et focus, pro liberis* ».

²¹ Benedetto Ramberti, *Delle cose de' Turchi*, Venise, 1539, p. 121.

un certain respect au sujet des armées ottomanes : « multitude de navires, artillerie sans nombre, cavalerie inégale²² ».

Dans son approche écrite il y a une trentaine d'années, A. Pertusi soulevait le problème avec acuité : de si grands seigneurs ne pouvaient être des Barbares²³. Le témoignage de Paolo Giovio dans *l'Histoire de son temps* est évocateur de ces épopées chevaleresques dont les héros illuminent les récits. Mieux encore, dans les *Commentaires* il dresse un éloge sans réserve de Skanderbeg qui « avec trois cents jeunes albanais très fidèles et valeureux prirent la ville de Croïa aux Turcs et il fit lever sa bannière avec un aigle noir à deux têtes sur un fond rouge²⁴ ». Pendant une cinquantaine de pages, l'auteur relate la victoire des Albanais conduits par leur redoutable chef. Le monde chrétien avait trouvé un héraut, il n'était pas Vénitien... En face, un autre héros, Turc celui-ci, balayait tout sur son passage !

Eloge des Albanais dans l'œuvre de Giovio, éloge des Epirotes chez Barletius, qui énumère les valeureux combattants, couverts de blessures et toujours sur la brèche : Francesco Patavino, Alessio et Nicolo Beganio, Nicolo Gradisclavus, Jacobo, Luca et Moncinio Moneta, stradiotes albanais de renom et Florio Ionima, membre d'une illustre famille de la région, dans ces récits, les seigneurs vénitiens ne sont pas à leur avantage. La science de l'Art de la guerre de siège maîtrisée par les sultans à l'image de César et des illustres Anciens ne vaut que par la résistance acharnée offerte par le commandant vénitien. Magnifiant la gloire de son patronyme, Donado da Lezze insiste sur la *virtus* du chef Antonio da Lezze, un de ses parents, pourtant son action sera contestée par les Epirotes sur la conduite de l'ultime campagne, qui lui firent le reproche de les abandonner.

Par bonheur un chroniqueur lagunaire témoigne et défend la vertu des sujets de Saint Marc. Dans ses Annales, Domenico Malipiero laisse une grande place *alla guerra con Turchi*²⁵. Grâce à tous ces témoignages concordant à quelques erreurs près, produits par des témoins oculaires, il est possible de reconstituer en détail les préparatifs et l'assaut victorieux contre les places fortes de l'Albanie vénitienne bien que cela ne soit pas l'objectif de cette étude.

Nous savons que cette région revêtait une importance capitale, que Scutari était la clef de voûte de l'Albanie vénitienne : « *nobilissima civitas aeris salubritate praepollit, agro facili, negotio bene culto*

²² Gianmaria Angiolello, *Historia Turchesa*, ed. I. Ursu, Bucarest, 1910.

²³ A. Pertusi, « I primi studi in Occidente sull' origine e la potenza dei Turchi », *Studi Veneziani*, X, 1970, p. 471 – 478.

²⁴ Paolo Giovio, *Commentario delle cose de' Turchi et del signor Georgio Scanderbeg, principe di Epiro*, Venise, 1541, p. 410. Pietro Rocca, éd. en italien du manuscrit de Barletius, *Historia del magnanimo et valorose signor Georgio Castrioti*, Venise, 1554.

²⁵ Domenico Malipiero, *Annali veneti*, ed. par A. Sagredo, Archivio Storico Italiano, VII, 1843 – 1844, 2 volumes, tome 1 qui commence par la narration de ces épisodes tragiques de l'histoire vénitienne.

et omnium feracissimo aquis satis abundans ». Le réseau urbain constitué par Scutari, Alessio et Drivasto et la citadelle de Croia représentait le verrou bloquant non seulement l'accès à la mer Adriatique mais aussi l'accès par les vallées fluviales à l'intérieur des terres. Les Vénitiens menèrent toutes les tentatives pour sauver cette province : le proviseur d'Albanie Leonardo Boldù réclama la présence des galères de Barbarie et d'Aigues – Mortes, le capitaine général de la mer Triadan Gritti mobilisa vingt – deux galères de combat. Il serait faux de croire que le dispositif vénitien fut inefficace : sur place le proviseur Pietro Mocenigo pouvait agir sans référer au Sénat et pour une fois il n'hésita pas à demander l'avis des autres commandants, ce qui surprend l'auteur²⁶. Un véritable état – major conduisait la bataille dans la concertation, ce qui ne s'était jamais produit auparavant. Ensuite, Leonardo Boldù « connaissant bien cette province » partait à la rencontre de Yvan Crnojevic maître de la région du lac de Scutari « *homo de gran seguito a authorita* » qui accepta de lever une escadre fluviale pour ouvrir une nouvelle ligne de défense sur le flanc septentrional de la province vénitienne. Enfin un convoi de galères tentait de remonter le fleuve Drin, venant au secours d'Alessio au passage, pour établir la jonction avec les troupes terrestres. Le dispositif en théorie était porteur d'espoir : une armée navale, un corps terrestre et un groupe fluvial ainsi réunis auraient pu faire sauter le siège de Scutari. L'attaque conduite par le proviseur Boldù à la tête de dix-sept galères remontant le fleuve combinée à l'assaut des huit mille fantassins de Crnojevic campé sur le mont Saint-Marc ne pouvait être couronné de succès pendant le mois de juin 1474. Les pachas turcs ayant déployé douze mille hommes pour leur barrer la route, quelques dizaines de combattants chrétiens seulement franchirent le barrage en direction de Scutari²⁷. Mais les Ottomans avaient bien préparé cette offensive générale : sous la conduite de Mehmet Pacha, « *homo de gran virtù ed esperienza* », une immense flotte de renfort quittait Constantinople pendant que les colonnes de fantassins se dirigeaient vers l'Albanie. Le terrain accidenté empêchant des sorties menées par les assiégés, les stradiotes albanais au service du comte vénitien ne purent exprimer tout leur talent.

L'histoire retiendra le nom italianisé du valeureux chef Pietro Buchi, auxiliaire du proviseur aux armées vénitiennes Antonio Loredan. Appartenant à la « première famille des Albanais » ayant voué son destin au métier des armes, Pietro Busic (Buzuku ou Bujikejt) était un des fils d'un maître d'armes redouté²⁸. En 1465 ce clan très influent déléguait un de ses membres, nommé Pellegrino en italien, pour discuter du prix d'une *condotta* auprès du pape. Pietro quant à lui, désigné chef des stradiotes engagés par la Sérénissime pour défendre l'Albanie, allait se couvrir de gloire pendant la

²⁶ D. Malipiero, *Annali venetii*, op. cit., p. 94.

²⁷ D. Malipiero, *Annali veneti*, op. cit., p. 98.

²⁸ C. Sathas, *Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au Moyen Age*, Athènes – Paris, 1880 – 1890, 9 volumes, tome 7, p. 12.

défense de Scutari. C'est lui qui réussit à faire échouer la destruction de la flotte de secours composée de sept galères vénitiennes bloquées par un barrage placé dans le lit de la Boiana (Buna) et canonnées depuis le rivage par les artificiers turcs. A bord d'une galère commandée par Triadan Gritti en personne, vieillard téméraire âgé de quatre-vingt quatre ans, il démantela le barrage élevé par les sapeurs turcs sous une pluie de flèches, « si nombreuses qu'on remplit quatre canots pour faire du feu ». Les deux monastères bénédictins de Saint-Serge et Saint-Nicolas gardant l'accès de l'estuaire étant tombés aux mains des Turcs, de fait le trafic fluvial se trouvait interrompu en direction du nord. En récompense, le chef albanais reçu une pension de cinquante ducats par mois et une compagnie de vingt-cinq stradiotes. Ces cavaliers albanais pourtant réputés ne purent donner toute valeur au combat car ils n'avaient plus la liberté de mouvement pour créer la surprise avant l'attaque. La cavalerie turque, innombrable, tenait le terrain ; des dizaines de milliers de cavaliers « *sagittarii acerrimi ac pernicissimi... habent eorum equos velocissimi ac robustissimi unde apud nos iam Tritum est proverbium : Viri quidem Romaniae, equi vero Natoliae*²⁹ ». De toutes les parties du monde arrivaient des corps de troupes aux tâches spécifiques : la description proposée par Barletius se veut impressionnante et le but est atteint : « nous vîmes alors tous les Barbares de l'univers sous les ordres de Mehmet, au service du plus féroce et du plus orgueilleux tyran³⁰ ».

La cavalerie turque restait donc sans adversaire et pouvait à sa guise relier les postes avancés et transmettre les ordres aux chefs de corps postés autour des villes assiégées ou installés dans les forts construits sur les rives des fleuves pour interdire la navigation. La défaite devenait impensable pour le nouveau maître de l'univers prêt à tous les sacrifices afin d'obtenir la victoire : il n'hésita pas à massacrer ses soldats inefficaces massés devant la Grande porte de Scutari qui résistait encore, en ordonnant l'ultime salve d'artillerie de onze bombardes.

Cette artillerie causa l'admiration terrifiée des adversaires chrétiens : *tanta machinorum tormentorumque vis undique ingruerat adea Barbari ad exercendum ea diligentes erant*³¹. Le décompte tragique des coups au but reçus en ville s'élève à 2539 d'après une liste dressée quotidiennement, un jour 131 boulets touchèrent les murailles, un autre 167, une fois ce furent 183 boulets qui ruinèrent une partie du rempart, le bombardement ne cessait pas³². Désormais les auteurs précisent la qualité des pièces, artillerie lourde, bombardes ou mortiers, ou légère, arquebuses et mousquets, décrits en détail par Barletius qui semble découvrir ces armes, ils énumèrent le nombre de bouches à feu, ils

²⁹ Marinus Bartelius, *De obsidione*..., op. cit., p. 239 v°.

³⁰ *Ibidem*, p. 245. La liste des peuples composant l'armée des Ottomans est impressionnante.

³¹ Marinus Bartelius, *De obsidione*..., op. cit., p. 248; l'auteur décrit l'audace formidable des *Achanzii* comme le fera plus tard Paolo Giovio, *Commentario*..., op. cit., p. 33 v°.

³² Marinus Barletius, *De obsidione*..., op. cit., p. 249v°, 250 et 250v°. Da Lezze décompte 3728 coups au but.

mentionnent le calibre et le poids des boulets et ils insistent sur le positionnement de ces batteries, sur une hauteur pour endommager la ville et causer la panique ou bien au ras des murs pour ouvrir des brèches fatales. Cette passion naissante pour les Arts mécaniques adaptés à la conduite de la guerre ne cessa de fructifier : nous retrouvons ici l'intérêt croissant pour les traités consacrés à la stratégie militaire qui faisaient la fortune des éditeurs vénitiens³³. Le lectorat, composé de patriciens engagés de plus en plus souvent dans les combats en Italie ou en outre-mer, cherchait avec avidité une information technique sur l'art des fortifications et la maîtrise de l'artillerie ; un jour ou l'autre, chacun d'entre eux pouvait remplir la fonction de recteur, de châtelain ou de proviseur dans une province de l'empire menacé, il était donc judicieux de se tenir informé des innovations en la matière ! En 1493, le premier ouvrage du genre imprimé, paru à Venise, l'*Opera bellissima del arte militar* d'Antonio Cornazano, inaugurait un registre nouveau de publications qui connurent un grand succès. C'était une suite au chef d'œuvre du genre le *De rebus Militaribus*, manuscrit de 1449 signé par le Toscan Jacopo di Marino nommé Taccola. Le souvenir de Polybe, le stratège de la ligue Achéenne, avait montré la voie aux polémiques avec son *Traité de tactique* repris avec bonheur par les savants de la Renaissance.

Sur place, après la première campagne qui avait duré un peu plus d'un an et se terminait en plein été 1474 les dommages causés aux remparts étaient bien restaurés avec courage et ténacité. Des vivres, des munitions et des renforts furent envoyés en Albanie à bord d'une escadre de quarante galères pendant l'automne. Des récompenses en nature et des primes vinrent reconforter les habitants qui se préparaient à vivre un hiver inconfortable. Les victimes de la malaria étaient relevés de leur commandement, Triadan Gritti, Leonardo Bembo y laissèrent la vie et Pietro Mocenigo, gravement malade partit vers Cattaro (Kotor). Le comte Antonio Loredan essaya de traiter avec le pacha qui s'impatientait lui aussi car son armée, décimée par les fièvres estivales, perdait confiance. Lassé et découragé par tant de difficultés, les Turcs se replièrent en bon ordre pour reconstituer leurs forces pendant le rude hivernage qui s'annonçait dans ces régions montagneuses. A Venise, on criait victoire : de grandes célébrations officielles exprimaient la gratitude du peuple chrétien et des gouvernants à l'égard des héros de Scutari : « on fit partout des feux de joie et de grandes processions non seulement dans le Dogado mais aussi dans tous nos lieux de l'empire ». Le comte Loredan, relevé de ses fonctions fit une entrée triomphale dans la lagune. Il fut élu, peu de temps après, à la charge prestigieuse de procureur de Saint-Marc et reçut deux mille ducats pour doter une de ses filles. Le drapeau « de la cité très fidèle de Scutari » fut déposé dans la basilique Saint-Marc et le gouvernement décida de financer la réalisation d'une fresque dans le palais des doges pour commémorer ce fait

³³ J.R. Hale, *Industria del libro e cultura militare a Venezia nel Rinascimento, Storia della cultura veneta, dal primo quattrocento al concilio di Trento*, tome 3/II, Vicence, Pozza, 1980, p. 245-288.

d'armes. Elle fut réalisée par Véronese au plafond de la salle du Grand conseil, à côté des événements mémorables de l'histoire de la Sérénissime. Le commandant Pietro Mocenigo, se remit de la fièvre des marais, fut nommé chevalier de l'ordre de Saint-Marc et obtint une promotion après son élection au grade de proviseur général de l'escadre. Pendant la trêve de l'année 1475, les discussions diplomatiques intenses agitérent les cours européennes sans véritable résultat quand l'attaque du Frioul menée sans relâche en 1476 et 1477 épuisait les ressources humaines, financières et morales de l'armée vénitienne. Le gouvernement tentait de négocier par tous les moyens, émissaires secrets envoyés chez les familiers du sultan, orateurs choisis pour leur prudence, rien n'y fit. Le Turc agissait librement où il l'avait décidé et il fallait colmater les brèches. Les razzias turques désorganisaient le ravitaillement des villes vénitiennes mais les renforts, vivres, munitions et financement renflouèrent l'ensemble du dispositif avant la dernière phase. A Venise, la politique menée par le gouvernement suscitait des critiques ouvertement exprimées et les équipages des galères manifestaient leur mécontentement sous les fenêtres du palais des doges après des années passées en mer sans percevoir des salaires décents. On louait la ténacité de Pietro Mocenigo mais on oubliait trop vite les conditions de vie épouvantables des marins accablés par les souffrances de toutes sortes.

La deuxième campagne militaire conduite par le sultan se préparait intensément. Une fois de retour dans la région au début de l'année 1478, l'artillerie turque donnait de la voix. L'impatience du sultan obligea les ingénieurs à se surpasser pour fondre des canons au calibre inhabituel, de la même façon que son père avait abattu la muraille de Constantinople, Mehmet II voulait anéantir Scutari. Il le fit méthodiquement après avoir disposé de nombreuses batteries sur les collines aux alentours de la ville « *tun machinarum bellicorum tum fortissimorum militum urbis expugnationem tentarit*³⁴ » mais aussi les traditionnelles balistes, catapultes et tours d'assaut. Le grand seigneur « maître de quatre royaumes, de vingt provinces et de deux cent villes », comparé aux génies militaires antiques, peinait à prendre Croïa et Scutari malgré le savoir faire indiscutable de ses artilleurs : « *Barbari ad exercendum ea diligentes erant tanta pariter saxorum multitudo ex diversis variisque tormentis emittebantur* ». Le valeureux Antonio da Lezze qui avait accepté la charge de comte de Scutari, épuisé par les tortures de la faim et de la soif pendant l'été 1478, résistait toujours quand plusieurs généraux tentaient de briser le siège. Le nouveau proviseur pour l'Albanie, Michele Salamon, menait une armée de six mille cavaliers et dix mille fantassins vers Cattaro (Kotor). De là il pouvait rejoindre Yvan Crnojevic qui

³⁴ Marinus Bartelius, *De obsidione...*, op. cit. , p. 237 v° et Paolo Giovio, *Consiglio di Monsignor Giovio intorno al modo di far l'impresa contra infedeli*, Venise, 1560 qui remarque cette aptitude inattendue. Voir aussi : J.R. Hale, *Industria del libro e cultura militare a Venezia nel Rinascimento*, dans *Storia della cultura veneta dal primo quattocento al concilio di Trento*, Vicence, 1980, tome 2, p. 245-288. Voir aussi, E. Knobol, *L'art de la guerre, machines et stratagèmes de Taccola, ingénieur de la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1992.

mettait à disposition sa flotte pour traverser le lac jusqu'à Scutari. Les janissaires et les terribles *Asapis* les attendaient et l'expédition fut un échec cuisant. Désormais le sort des habitants assiégés ne tenait qu'à un fil, il ne restait rien à manger : plus de chevaux, ni de chiens, ni de rats, tout ayant été dévoré, plus de pain ni d'eau à distribuer. Hors de lui, après le rapport d'un émissaire déclarant que le Vénitien « *voleva mantegnir la fede a la soa patria* », le sultan expédia un déluge de feu sur la ville dès l'aurore du 28 juillet. Pendant plus de six heures le tonnerre des canons remplit la vallée mais c'était un baroud d'honneur³⁵. L'armée turque décimée, certains auteurs parlent de trente mille morts, cherchait des moments de répit pour réorganiser le ravitaillement qui tardait à parvenir au camp principal. Les assiégés reprirent courage pendant quelques jours malgré les privations devenues insupportables : « *Siamo del tutto disposti di far per quella città quello che faressimo per la piu cara et preciosa cosa... che siccome per l'importantia dell'ossidione et delle battaglie la è famosa per l'universo cosi la sia per munimento et fortificazione la piu nominada citta del mondo, de Scuthari che la si nominà al presente, si chiami all'avenir scuto et propugnaculo dalla Cristianità*³⁶ ». Par un heureux concours de circonstance, quelques renforts rejoignirent la ville et les troupes d'Antonio da Lezze, accompagnées du voïvode Lekë Dukagjin, reprirent les forces indispensables à la poursuite du combat. Lassés par tant de difficultés, les Turcs menés par Soliman pacha, relâchèrent leur étreinte pour attaquer Croïa et Drivasto. Pourtant les Ottomans avaient seulement reculé pour préparer l'offensive finale et renforcer leur dispositif.

A la fin de l'été 1478, les troupes turques encore plus nombreuses revinrent dans la région en bon ordre, *ordo et disciplina turcicae militiae*, fait mentionné par tous les témoins du drame, avec la ferme intention d'en finir. L'ultime assaut de l'Albanie ne connaissait pas de répit jusqu'au départ des Vénitiens. Après de longs mois de siège devant les villes vénitiennes qui entre-temps furent renforcées, le sultan lui-même se présenta devant la ville de Scutari et déclara admiratif : « l'aigle a choisi vraiment un nid magnifique pour abriter ses aiglons ! ». Désormais le nouveau commandant de la place, Antonio da Lezze se trouvait seul face à Mehmet II en personne qui galvanisait ses troupes au besoin par la menace d'une mort certaine en cas d'échec. Rien n'aurait pu émousser la détermination du sultan. Pendant des mois, la cité fut bombardée sans relâche et arrosée d'une pluie de flèches chaque jour. Abrisés derrière les puissantes murailles les chrétiens se croyaient à l'abri mais la faim ne tarda pas à manifester ses funestes effets.

Les Vénitiens allaient perdre cette guerre de siège car le temps jouait contre eux et la stratégie conduite par les généraux turcs se révélait redoutablement efficace. De plus, l'ouverture d'un deuxième front dans le Frioul pendant l'année 1477 favorisait le plan d'attaque du sultan contre

³⁵ D. Malipiero, *Annali veneti*, op. cit., p. 97

³⁶ D. Malipiero, *Annali veneti*, op. cit., p. 102.

l'Albanie car il immobilisait loin de ce champ de bataille décisif les renforts indispensables à la sauvegarde des provinces balkaniques. Les stradiotes, bloqués à l'intérieur des murailles étaient inopérants et l'idéal chevaleresque ne pouvait rien contre la redoutable artillerie turque : Pétrarque se lamentait à son époque, constatant que « c'est vertu contre fureur, et se lèvera l'armée car la bataille sera courte, l'antique valeur dans les cœurs italiens n'est pas encore morte³⁷ ». Hélas les temps avaient changé : depuis la prise de Négrepont, la terreur des représailles contre les captifs devait affaiblir le moral des combattants. Cependant le rappel des massacres perpétrés par les Turcs à l'encontre des rescapés, malgré les promesses, poussait les assiégées à renoncer à la reddition³⁸. Machiavel disait à son tour : « j'ai trouvé toujours plus étrange qu'ils (les Vénitiens) aient conquis et gardé leur empire qu'ils ne l'aient perdu... ce qui m'ahurissait c'était leur manière de faire les choses sans généraux et soldats qui leur fussent propres³⁹ ». Nous savons que ce jugement est injuste car les commandants vénitiens furent dignes d'éloges autant que ceux attribués aux Epirotes et aux Albanais⁴⁰. Le capitaine général Triadan Gritti emporté par la malaria, Pietro Mocenigo, mobilisé pendant quatre ans et vingt jours « chose jamais vue » et d'autres dignes représentants de la république se battirent avec l'énergie du désespoir. Par pudeur sans doute, le décompte des morts et des blessés n'est jamais précisé ; seul le chiffre de trente mille morts chez les Turcs est avancé dans les sources et cela paraît vraisemblable pour une campagne si longue et si meurtrière !

La présentation proposée par Paolo Giovio (1483 – 1552) ne laisse aucun doute sur la conception historique de la « question turque » : il affirme en effet qu'ayant gagné la familiarité et l'amitié des rois et pontifes les plus grands et de chefs de guerre fameux, ayant recueilli ces propos de leur propre bouche : « je suis resté toujours fidèle à ma mission de mémoire de lettres⁴¹ ». Ces témoignages sont au cœur des propos rapportés dans ses livres « afin de suivre la guerre dans les provinces, les camps, les lignes de batailles, les combats, les sièges de ville, les champs jonchés de cadavres dans la victoire et pour admirer, chemin faisant, des exemples de fortune militaire de part et d'autre⁴² ». Peu à peu, le thème récurrent occupera une grande place dans son œuvre littéraire comme chez les autres Humanistes qui se positionnaient avec hésitation face aux indéniables qualités des

³⁷ Pétrarque, *Chansonnier*, Chant XVI, vers 93 – 96.

³⁸ Marinus Barletius, *De obsidione...*, op. cit., p. 245 : « *tantus fuit consensus ut statim omnes pro fide catholica pro imperii veniti salute se devoverint* ».

³⁹ Comte Sforza, *Pages immortelles de Machiavel*, Paris, 1948, p. 138 ; lettre de 1513.

⁴⁰ D. Malipiero ne tarit pas d'éloges sur l'héroïsme des combattants vénitiens, *Annali veneti*, op. cit ; p. 99-100.

⁴¹ Paolo Giovio, *Histoire de son temps*, Paris, 1553, Préface.

⁴² *Ibidem*. A ce sujet, le travail en cours d'Emmanuelle Pujeau : « Giovio et la question turque » à paraître, qui m'a fourni des informations précieuses.

sultans ottomans. Les Vénitiens eux mêmes étaient forcés d'admettre l'honneur du Grand seigneur victorieux.

La dernière phase de la conquête turque des places albanaises se déroula activement. Dans son livre *Vite dei dogi*, Marino Sanudo donne beaucoup moins d'importance à cet épisode héroïque mais conclu par la défaite qu'à la description détaillée de l'attaque contre le Frioul qui menaçait directement le domaine de Saint-Marc⁴³. Cependant on comprend la détermination du sultan face aux efforts des Vénitiens. Assiégés dans Croïa, le recteur Pietro Vitturi accompagné de Nicolo Dukagjin et du connétable Lion Schiarvo, chef d'une compagnie de stradiotes, étaient contraints à la reddition, car la troupe du proviseur Francesco Contarini essayant avec l'armée d'Yvan Crnojevic de joindre les rescapés fut exterminée par un escadron de janissaires. C'était la fin annoncée de la résistance et la brutalité des escarmouches ne laissait plus d'espoir aux chrétiens. Les Turcs de retour devant Scutari « bombardèrent sans relâche la pauvre cité pendant plus de quinze jours ». Le comte Antonio da Lezze et son châtelain Cristoforo da Canal ayant réussi à contacter quelques groupes venus à leur secours engagèrent une sortie désespérée. Les 22, 27 et 30 juillet les combats acharnés se déroulèrent aux pieds des remparts. La chute de Drivasto le premier septembre et quatre jours plus tard celle d'Alessio renforcèrent le moral des Turcs ; la prise d'une galère armée par la commune de Zara (Zadar en Dalmatie) et d'une fuste de Curzola (Korcula en Dalmatie) apportant des renforts, ruina l'espoir des assiégés. Les marins survivants furent tous décapités⁴⁴. Deux cents captifs, exécutés face aux remparts de la cité meurtrie, subirent le martyre le 5 août, le lendemain une centaine et le 10 août quarante de plus. Une grande bataille « *cruelissima* » se déroula enfin. Les assiégés jetant des essaims d'abeilles sur les troupes d'assaut gagnèrent quelques heures de répit. Enfin, au bord des larmes, Antonio da Lezze, assista au supplice du proviseur de Drivasto, nommé Jacomo da Mosto, empalé face à la Grande porte⁴⁵. Tout espoir avait disparu et la terreur s'empara des Chrétiens quand ils entendirent approcher : « *tanta Barbarorum vociferatio ululatusque tormentorum machinarumque crepitis, tympanum sonitus*⁴⁶ ». Pour resserrer encore plus fort l'étau qui tenaillait la cité, le sultan réduit à néant toutes les autres places qui résistaient encore. Dans Alessio il fit rechercher la dépouille mortelle de Skanderbeg : « *lo reverivano quasi come da noi sono reveriti li sancti canonizati, sicche con gran devotione l'adoravano in ultimo assai felice et beato pareva quello, che poteva haver qualche particolare delle osse sue repute*

⁴³ Marino Sanudo, *Le vite dei duchi*, éd. par A. Caracciolo Arico, Padoue, Antenore, 1989, tome 1, p. 121 « *questo sumario verissimo lo voluto scriver qui auto da chi era in Scutari* ». Voir le texte très précis de Donado da Lezze dans *Historia Turchesca*, op. cit..

⁴⁴ Donado da Lezze, *Historia...*, op. cit., p. 102.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 134.

⁴⁶ Marinus Barletius, *De Obsidione...*, op. cit., p. 253v°.

*come sante reliquie ; liquali in oro o argento legavano e come cosa divina al suo collo pendenti portavano dicendo che per quelle sempre speravano vittoria con felice fortuna*⁴⁷ ».

Lassé par tant d'atermoiements, en décembre, le sultan lança un ultimatum reçu par le chef de la garde, Florio Jonima, qui persuada ses compatriotes de se rendre avec les honneurs pour avoir la vie sauve comme l'assurait « le sultan Mehmet qui réclamait des discussions diplomatiques » . Il s'adressa à ses compatriotes effrayés à l'idée de se rendre en rappelant l'héroïsme dont ils avaient fait preuve, se plaçant dans les lignée des combattants prestigieux, et méritant la mansuétude du sultan⁴⁸. Le 4 janvier 1479 Giovanni Dario fut mandaté par le Sénat pour conclure la paix et se rendit à Constantinople. Ayant conclu une trêve, il partit de Scutari le 24 janvier, avec le proviseur Simone Diedo et rejoignit la lagune un mois plus tard avec le précieux document. Retenons un seul élément positif : le sultan accepta de laisser la vie aux habitants et aux soldats rescapés, avec à leur tête les chefs vénitiens ou épirotes quittant la cité avec armes et bagages, honorable reconnaissance de la valeur des combattants vaincus⁴⁹. C'est ainsi que Marino Barletio embarqua sur les galères avec ses compagnons d'infortune vers la lagune hospitalière. Dans un manuscrit oublié, déposé à la *Marciana*, Marino Sanudo lui-même semble être séduit par l'esprit conquérant des sultans et l'aptitude à gouverner un empire. Il n'évoque pas en termes élogieux les victoires turques mais la neutralité de son récit est en fait le signe d'une acceptation respectueuse⁵⁰. De même, et sans doute ce fut une véritable source de satisfaction, les habitants de l'Albanie vénitienne, ne trahirent pas leurs maîtres en accueillant les Turcs en libérateurs. Malgré la dureté des épreuves subies il n'y eut pas de rébellion contre les autorités vénitiennes, tout au plus quelques défections isolées à mettre sur le compte de la peur et de la désespérance. Une fois de plus le Sénat louait : « *la probità, gagliardia, constantia, virilità e fede de i qual non è necessario che la esperantia ne ha ben dechiarita e monstrata explicar* » de la centaine de stradiotes albanais survivants sur une troupe de plus de trois cents cinquante hommes⁵¹. Certains d'entre eux insistèrent pour rester sur place, mais sur la rive vénitienne de la Boiana, contre le paiement d'une prime de sept ducats, nous les retrouverons plus tard dans tous les coups de mains contre les Turcs. Après la signature de la paix en 1479, les irréductibles conduits par Mexa Busic causèrent du tort aux garnisons turques à tel point qu'un ambassadeur du sultan se plaignit auprès du

⁴⁷ F. Sansovino, *De fatti illustri del signor Giorgio Scanderbeghi, terzo parte, libro quinto*, qui reprend le texte de Barletius avec quelques différences : « *tanquam rerum divinam, sanctam et fatalem et summa veneratione ac religione observabant* » cf. *De vita et gestis Scanderbegi*, p. 230 op. cit., p.118.

⁴⁸ F. Sansovino, op. cit., p. 90 et suiv. et Marinus Barletius, *De Obsidione*, op. cit., p. 269-271.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 137, le texte complet du traité est présenté pages 139 – 142.

⁵⁰ Bibliothèque Nationale Marcienne, Venise, *Miscellanea di viaggi, raccolti de Marino Sanudo, relazione sull'impero turco fino al 1492*, manuscrit italien classe VI 277 (5806), cc. 128-154.

⁵¹ Archivio di Stato, Venise, senato, mar, reg.11, c. 22

Sénat car « ces Albanais liés ensemble en clans semblables à des cerises accrochées l'une à l'autre font trop de dommages aux Turcs⁵² ». Quelques membres du *Kanun*, le clan, des Dukagjin tels Nicolo et Lekë continuèrent le combat après un retour fracassant dans les années 1480 vers la terre de leurs ancêtres. D'autres chargés de famille rejoignirent la lagune, encadrés par les *Savii ai Scutarini*, magistrats chargés de faciliter leur installation dans le domaine de Terre ferme. Nous savons que soixante dix « familles sans chef » furent admises à s'installer en ville, dans les paroisses de San Luca et San Cassian par exemple. Un groupe de seize familles dont les filles du voïvode de Scutari, Koja Humoi, mort au combat, rejoignit la lagune plus tard⁵³. Enfin cent familles furent installées sur la frontière frioulane. Le gouvernement offrit des emplois ou des recrutements dans l'armée pour venir en aide à tous ces rapatriés, première vague qui allait submerger la lagune au début du seizième siècle : « *tutti li habitatori di Scutari si reduseno in Venetia et dal eccelso senato furono ricevuti et remunerati per li suoi fidelissimi et dignissimi portamenti*⁵⁴ ». Un grand nombre de ces soldats expatriés et à peine remis des souffrances de cette guerre partirent aussitôt dans la vallée du Pô pour mener la terrible guerre de Ferrare au cours de laquelle ils se couvrirent de gloire.

La défaite en Albanie montrait les limites des ressources financières, militaires et humaines de Venise accablée par le sort. Pendant les campagnes des années 1470, tout le dispositif disponible fut engagé pour la sauvegarde de l'empire d'outre-mer : de gros moyens, troupes terrestres, armée navale, alliance avec les chefs locaux combattifs et recrutement massif de stradiotes expérimentés complétèrent un investissement financier considérable. La déroute des armées vénitiennes causait une remise en question morale parmi les nobles de Venise : les héros mis à mort par les Turcs au lieu de galvaniser le courage des vivants, laissaient planer une ombre obscurcissant l'avenir. Le verrou vers l'Adriatique avait sauté et le ressort de la résistance était cassé. Cette épouvantable défaite militaire sonnait le glas des espérances du gouvernement vénitien. Vingt ans plus tard, l'ensemble du Péloponnèse était perdu après la chute dramatique de Coron et de Modon, les Vénitiens étant rejetés sur les îles de la mer Ionienne. Le grand seigneur restait le maître incontesté, aidé par des renégats, les trois pachas chefs des armées étant tous des janissaires d'origine albanaise, grecque et serbe, rien ne l'arrêtait. On ne peut manquer alors d'être surpris par la tentative du pape Pie II qui proposait au sultan de se convertir au christianisme !! Il ne lui restait que cet argument à proposer pour légitimer cette emprise sur le monde⁵⁵. Le sultan poursuivait sa marche en avant, une campagne éclair lui donna

⁵² Marino Sanudo, *I diarii*, op. cit. tome 3, c. 1069. G. Dario, *22 dispacci da Constantinopoli al doge Giovanni Mocenigo*, éd. G. Calà, Venise, 1992, p. 85.

⁵³ A.S.V., senato, mar, reg. 11, c. 37 et 43 par exemple.

⁵⁴ F. Sansovino, op. cit., p.118.

⁵⁵ Enea Silvio Piccolomini, *Lettre à Mahomet II*, éd. Anne Duprat, Paris, Rivage poche, 2002.

Sainte-Maure, base d'où partit le contingent destiné à s'emparer d'Otrante, sur le sol italien en 1480.

Les Turcs avançaient sur la route vers Rome